

## Subversions de Filiatreault

Jean-François Nadeau

Volume 41, numéro 2 (242), avril 1999

Média

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, J.-F. (1999). Subversions de Filiatreault. *Liberté*, 41(2), 36–41.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

## SUBVERSIONS DE FILIATREAU

*S'il vous plaît, retirez-vous de ma présence, fabricateurs, à la douzaine, de rébus défendus, dans lesquels je n'apercevais pas auparavant, du premier coup, comme aujourd'hui, le joint de la solution frivole.*

Lautréamont

Aristide Filiatreault fut jugé hautement coupable. Son travail fut frappé d'interdit. Sa vie même se vit considérée comme une insulte par les autorités. À son sujet, Monseigneur Bruchési, avec son regard dur et ses lèvres minces, ne trouvait guère qu'à articuler ces mots : « Soumettez-vous ! Soumettez-vous ! ». De ce formidable personnage, très peu a été dit. À l'occasion, presque par hasard, on trouve une note minuscule, ici ou là. Sans plus. Le silence est profond. Pourtant, la vie de ce journaliste a de quoi susciter l'intérêt.

Cet homme croyait en une société où chacun détermine et raisonne librement ses choix. Typographe d'abord, il œuvre dans les nuits noires d'encre des ateliers surchauffés du *Pays* et de *La Minerve*, deux feuilles libérales. Puis, d'un coup, sans qu'on sache trop pourquoi, le voilà en route pour les États-Unis. Destination : les mines d'or du Montana. Rêve-t-il de faire fortune ? Sans doute. Est-il découragé de sa vie ? Ce n'est pas exclu. L'aventure américaine se révèle en tout

cas n'être qu'un entracte. Le voilà bientôt de retour en scène à Montréal.

Tiens, il rachète *Le Canard* d'Hector Berthelot, un journal satirique. Nous sommes en 1881. Qu'entreprend-il là? Un combat contre la bêtise, une lutte contre les clergés de toutes sortes et de tout temps. Pour mener cette lutte, dont il sait bien qu'elle est perdue d'avance, il a une idée bien précise des moyens à employer: « La véritable façon de combattre le cléricisme consiste dans la satire, dans l'épigramme, dans la *caricature*, dans l'usage journalier et permanent de l'arme qui tue le mieux et qui s'appelle le ridicule. »

Le théâtre de cette lutte dépasse de beaucoup le seul cadre montréalais. Qu'on ne s'y trompe pas: il est, par définition, universel. La caricature, écrite ou dessinée, a fait ses preuves partout, à propos de tout. Filiatreault le sait: « La caricature, c'est le cri des citoyens, elle représente la foule; elle fut l'arme des anciens comme elle fut celle des révolutions. »

Chez Filiatreault, l'intérêt pour le peuple se trouve constant et, pour ainsi dire, placé au centre de tout. Un peu comme chez Michelet, qu'il cite à l'occasion et qu'il tient à l'évidence en très haute estime.

En Europe, au XIX<sup>e</sup> siècle, les journaux satiriques connaissent leur âge d'or. Ils pullulent. Tout particulièrement en France. Au Canada français, *Le Canard* n'est pas le seul de son espèce. On trouve *Le Perroquet*, *La Scie*, *Le Charivari*, *Le Crapeau*, *Le Cochon*, *Le Grognard*, *Le Scorpion*... Certaines de ces feuilles éphémères défendent les principes de la liberté individuelle et contestent un ordre politique et social de plus en plus figé. Elles mènent, depuis les tranchées de l'humour, une lutte contre la petitesse d'esprit sous toutes ses formes. On y prend le parti de l'égalité entre les citoyens en opposition à tout principe d'intérêt ou de puissance à l'usage exclusif de quelques-uns. Les masses — la « foule », dirait Filiatreault

— s’y trouvent constituées d’hommes qui sont les égaux à part entière des autres hommes. Ces journaux parlent de liberté et combattent pour elle. En voilà plus qu’il n’en faut pour faire frémir un régime appuyé tout entier sur les privilèges d’une noblesse et l’autorité d’une reine, Victoria, dissimulée sous les masques d’une morale hypocrite.

En 1885, Filiatreault cède *Le Canard* à Honoré Beaugrand. Il va lancer *Le Canada artistique*, feuille d’abord vouée à la musique. La musique ? Parfaitement. Elle et lui sont inséparables. Tout le long du jour, il fredonne volontiers des airs de Rossini, de Wagner ou de Saint-Saëns. Changement d’orientation ? Pas du tout. Explication de Filiatreault : « *Le Canada artistique* fut entraîné par la force des choses et les incidents de la discussion à traiter une foule de sujets se rattachant à l’ordre social et même à l’ordre politique. » Le mensuel devient un hebdomadaire en 1891 sous le nom de *Canada-Revue*. Les ambitions sont dès lors plus grandes. Songez seulement que le *Canada-Revue* tient à la disposition de ses abonnés une « bibliothèque circulante » de 1 600 volumes qui propose les grands titres de la littérature française. Nous sommes loin de ces journaux qui, aujourd’hui comme hier, ne songent en fait qu’à vendre leurs abonnés aux annonceurs de toutes espèces.

Filiatreault défend le libéralisme contre l’Église, surtout contre les Jésuites. En fait, il le défend presque seul contre tous. Son programme éditorial, énoncé en juillet 1892, en dit long : création d’une université laïque, de bibliothèques publiques et d’écoles gratuites, appui aux mouvements réformistes municipaux, défense de la nationalité canadienne-française, amélioration de l’éducation des femmes, abolition des exemptions de taxes accordées aux communautés religieuses, droit de professer ses opinions, c’est-à-dire droit à la liberté de presse.

Le *Canada-Revue* met en cause les pouvoirs établis, à commencer par celui de l'Église. Ses articles dévoilent des scandales et tournent les abus en ridicule. Outré, Monseigneur Fabre demande qu'on arrête la publication de tels articles. Il en appelle à la censure. L'épiscopat tout entier s'empresse alors de rappeler ce que sont les « devoirs » du journaliste. Pensez, l'occasion est trop belle ! On étale les lieux communs du métier. On encourage les aimables et dociles pousse-crayons à continuer de se tenir dans l'assurance du pouvoir. Gavés de ces belles paroles, les scribes besogneux s'affichent de plus belle la tête haute pour camoufler au public qu'ils ont abandonné leur liberté pour se tenir ainsi à couvert...

Journaliste, Filiatreault a le bon sens, lui, de ne croire ni aux pensées toutes faites, ni au principe des révérences obligées, ni à la dérobade devant les enjeux concrets, ni à ce qu'on appelle d'ordinaire « les exigences d'une époque ». Il se trouve à cent lieues au-dessus de tous les faiseurs de presse à la petite semaine.

Mais que faire devant ce mur d'hypocrisie que dressent devant eux les bien-pensants ? D'abord, ne pas fléchir. Le *Canada-Revue* réplique à Monseigneur Fabre par l'annonce de la publication en feuilleton des *Trois Mousquetaires* de Dumas, ouvrage à l'index. Blasphème ! Le 11 novembre 1892, Fabre prononce un interdit formel contre l'hebdomadaire : il défend de le lire, de le distribuer, de le recevoir, de le conserver ou de l'imprimer sous peine de refus des sacrements. Et alors ?

Alors ceci : le chien mordu mort de plus belle. Filiatreault intente une poursuite de 50 000 \$ contre Monseigneur. Toutefois, sans cesser pour autant de dénoncer le despotisme religieux, le journal continue de voir son tirage s'effondrer. Et Filiatreault trouve pourtant à en rajouter ! Il publie *Ruines cléricales*, livre qui en appelle à la laïcité et à la tolérance. Un ouvrage voltairien ? À plusieurs égards, oui.

Comme de raison, c'est-à-dire *contre* la raison, Filiatreault est finalement forcé d'interrompre la parution de sa feuille, faute de moyens.

On le croit mort. Erreur. Voyez-le plutôt agir : il bondit, il bouscule, il insiste, il ruse, il s'insurge. À compter du 8 septembre 1894, ce diable d'homme publie un nouveau journal, *Le Réveil*. Dix-huit ans plus tôt, à Québec, son ami Arthur Buies avait baptisé un journal du même nom. *Le Réveil* de Filiatreault ferme en 1901, justement l'année où décède Buies. Figurez-vous la scène lors de l'annonce de cette nouvelle fermeture : tout le clergé, en robe ou en culotte, un léger sourire aux lèvres, satisfait de voir Filiatreault au plancher. On l'imagine mort à nouveau. Cette fois, lui-même croit sans doute l'être. Et pourtant.

La fin d'Aristide Filiatreault ? Ce n'est pas exactement quand il meurt à Montréal, le 4 décembre 1913, aux petites heures du matin. Depuis un bon moment, il n'écrit à peu près plus que des textes alimentaires. Il vivote, accepte ici et là des piges pour différents journaux. Des notices nécrologiques de musiciens qu'il a connus et aimés, des traductions, un glossaire, un recueil aux accents rabelaisiens, d'assez petites choses en somme, la plupart fort inoffensives. Écoutez cet homme qui va mourir dans quelques mois : « Toutes les issues m'ont été fermées, les travaux que j'ai faits pendant quatorze ans pour le compte de grandes institutions m'ont été retirés, les traductions que j'ai faites pendant vingt ans m'ont été enlevées, et aujourd'hui, absolument indifférent à tout, stoïque au suprême degré, je me contente de vivoter en défiant qui que ce soit de me rendre plus pauvre que je ne suis. »

En ce début de siècle très catholique, même les journaux de combat le trouvent désormais trop corrosif. On l'accepte toujours, bien sûr, mais on s'en méfie. Pour ses jeunes camarades de *La Fronde*, « revue goguenarde illustrée » à laquelle il a promis sa collaboration, Filia-

treault apparaît même inconvenant: « Mis en contact trop jeune avec les hommes de l'Institut canadien et des écrivains trop avancés, il en avait été influencé, et en a souffert. » Les écrivains « trop avancés », le Monsieur les a tous lus, bien sûr. Et il écrit plutôt bien. Donc, il est *forcément* dangereux. *La Fronde* ajoute, comme pour se donner bonne conscience, que Filiatreault a vu l'archevêque peu de temps avant de mourir. Cet anticlérical fréquentait quelques curés, il est vrai. Pourquoi pas ?

Il en est de Filiatreault comme de tous les écrivains subversifs : pour se rassurer, la société les croit toujours morts au moment où, en fait, il suffit de les relire pour qu'ils vivent avec plus d'éclat que jamais. Même enterré, Filiatreault n'arrête pas. Il ne s'est jamais arrêté. Il a voyagé dans les têtes jusqu'à nous. Voyez vous-même, regardez autour de vous : près d'un siècle après sa mort, ses idées continuent de mordre et de faire peur. Alors, on préfère continuer de l'oublier, tout doucement... Être ainsi traîné dans la poussière de l'oubli est un excellent signe, vraiment.